

# Le Silence

(argument)

Du même auteur

**Aux éditions Théâtrales**

*Straight*, 2014, 2015 (nouv. éd.)

*Tout entière*, suivi de *Et le ciel est par terre*, 2017

*Fondre*, 2018 (repris en « Petite Collection » et dans *Troisième regard. 7 pièces à lire et à jouer pour jeunes gens*, « Théâtrales Jeunesse », 2019)

*Jaillir*, in *Divers-cités 2. 10 pièces pour la pratique artistique en 5'55"*, « Théâtrales Jeunesse », 2018

*Qui croire*, suivi de *Lointaine est l'autre rive*, 2019

*Soudain Romy Schneider*, 2020

*Un sacre*, suivi de *La Vie invisible*, 2023

*Léviathan (matériau)*, 2024

**Chez d'autres éditeurs**

*Les Fils conducteurs* (roman), Verticales, 2017 (« Folio », Gallimard, 2019)

*Là d'où je viens a disparu* (roman), Verticales, 2020

*Star* (roman), Verticales, 2023

Guillaume Poix

# Le Silence

(argument)

Monologues intérieurs écrits pour le spectacle  
conçu et mis en scène par Lorraine de Sagazan

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

Les lisières évoquent à la fois la frontière et la limite. La collection « Lisières » vise à proposer des textes ouverts, aux lisières de plusieurs territoires littéraires. Il s'agit de passer les frontières des genres (théâtraux, poétiques, romanesques, narratifs...) pour explorer des continents dont on pressent l'existence au-delà de ces lisières. Nos choix, collectifs, s'adressent à toutes sortes de voyageur·se·s qui oseront sillonner avec les auteurs et les autrices des contrées nouvelles depuis le camp de base du théâtre.

© 2025, éditions Théâtrales,  
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-971-9 • ISSN : 1760-2947

Photographie en couverture : Marina Hands, de la Comédie-Française, lors des répétitions du *Silence*, en novembre 2023 © Jean-Louis Fernandez.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Le Silence (argument)*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (<https://sacd.fr>). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Il leur semble que leurs contours se défont, s'étirent dans tous les sens, les carapaces, les armures craquent de toute part, ils sont nus, sans protection, ils glissent enlacés l'un à l'autre, ils descendent comme au fond d'un puits... ici, où ils descendent maintenant, comme dans un paysage sous-marin, toutes les choses ont l'air de vaciller, elles oscillent, irréelles et précises comme des objets de cauchemar, elles se boursouflent, prennent des proportions étranges...

**Nathalie Sarraute**

# Lidia

Quand j'avais six ans, ma mère a eu un accident de moto. Plus exactement, elle a été renversée par une Harley devant chez nous. Lorsque je l'ai appris, j'ai cru qu'elle était morte.

Je suis allée la visiter à l'hôpital. Je ne l'ai pas reconnue à cause des contusions, les bleus, les hématomes, son visage c'était une toile de Picasso ou de Pollock. Je reconstruis, avec le temps, bien sûr, parce que je n'avais aucune idée de qui était Picasso ni Pollock ce jour où je suis entrée dans cette chambre d'hôpital qu'elle partageait avec une femme endormie. Surtout, elle avait des traces de sang séché sous le nez, c'est ce qui m'a terrifiée le plus. La vue de son sang. Je crois que ma hantise du sang date de ce jour précis, ce moment exact. Quand je vois du sang, encore aujourd'hui, je chancelle, je ne supporte pas.

Je lui avais fait un dessin. Une maison. J'avais découpé des fenêtres qui s'ouvraient vraiment, s'ouvraient sur mon visage et j'avais écrit, je crois : « Reviens maman. »

À son retour de l'hôpital, elle est devenue très violente. Elle avait mal. Elle criait de douleur. S'impatientait pour tout. Elle avait un gros plâtre à la jambe, la résine était verte, je m'en souviens, c'était incongru.

Ma courbe de poids a explosé. Très nettement après l'accident. Mon carnet de santé est formel.

Je suis devenue grosse. J'ai détesté le sport, l'effort, transpirer, la douleur de se mouvoir. D'être un obstacle. J'ai détesté les autres qui me traitaient de grosse truie, de grosse vache, j'ai eu honte de moi, peur des coups et des insultes, peur que mes parents sachent l'enfer

que je vivais dans la cour de récréation, honte parce que je savais qu'ils avaient honte de moi. J'ai beaucoup lu parce que les livres me permettaient d'être seule et de ne pas infliger ma présence aux autres, leurs regards, exhiber mon corps monstrueux. Je me détestais moins, ça me reposait. J'ai mis huit ans à retrouver un corps, j'allais dire normal, disons : moins difforme.

Et quand j'ai eu quinze ans, Antoine, un garçon de ma classe, plutôt mignon, m'a dit qu'il était amoureux de moi. Stupéfaction. Je ne savais pas que l'on pouvait m'aimer. Je ne concevais pas que l'on puisse me désirer, ne serait-ce que supporter ma présence. De l'amour, c'était gigantesque. Je n'ai pas compris. J'ai cru qu'il se moquait de moi. J'ai ri et je suis partie. Je me protégeais.

Je me vois toujours grosse. Je me regarde dans un miroir, je suis énorme. Aujourd'hui, quand les journalistes ou les spectateurs me disent que je suis belle, je n'y crois pas. Je veux dire, ils ont peut-être objectivement raison, mais je sais, moi, je sais bien qu'au fond, je resterai cette petite boule terrorisée qui pense qu'on se moque d'elle, qu'on l'amadoue, qu'on la complimente pour mieux l'abîmer.

# David

Depuis que c'est arrivé, je mange trop, toujours trop, je ne sais pas m'arrêter. J'ai l'obsession de finir les plats pour faire place nette. Si j'entame quelque chose, il faut que je le liquide quand bien même je n'ai plus faim. Je ne sais plus laisser. Je ne sais plus jeter. Le soir, après le dîner, lorsque je sens mon ventre distendu, plein, lourd, j'observe la déformation de ma silhouette, ce que l'appétit déraisonnable a fait à mon corps. Je m'empoigne la graisse du ventre et je la secoue. Je me hais au coucher, que je retarde d'ailleurs infiniment.

Lidia, c'est dans la boisson. Elle regarde son reflet dans le cul des bouteilles après les avoir vidées et elle se trouve médiocre. Elle tient très bien l'alcool, n'en tire aucune fierté. Elle déteste ne pas se sentir vaseuse, ne pas éprouver de nausée, ne pas être rappelée à l'ordre par son corps, un état de fatigue et de dégoût qui lui ferait dire : « C'est la dernière fois » ou « Plus jamais », quand bien même elle ne s'y tiendrait pas. Pouvoir se le dire serait un rempart.

J'ai rencontré Lidia au Conservatoire. On a intégré ensemble. On n'était pas spécialement proches. En deuxième année, on a joué des bouts de *Scènes de la vie conjugale* de Bergman. On est allés très loin. On adorait la méthode Actors Studio. Y être vraiment, écrire les monologues intérieurs des personnages, faire ce qu'ils faisaient pour de bon. On s'est noyés dans ce couple, on s'est complètement découverts à cette occasion, un peu détruits aussi. À force de jouer, c'était comme si à vingt ans, on avait déjà vécu toute une vie d'amour, une séparation, des retrouvailles, des enfants. On portait le poids d'une histoire qui n'était pas la nôtre mais que l'on avait vécue. Ardemment.

Après notre sortie du Conservatoire, on ne s'est pas revus pendant des années, je veux dire vraiment revus. On se croisait de temps en temps sur un tournage ou un casting. Et puis, elle a explosé. Les prix d'interprétation, les couvertures de magazines, le succès. Je l'ai observée, de loin, devenir ça – une star.

Je n'aurais jamais imaginé qu'on tomberait amoureux après avoir joué Bergman.

Pourtant, un soir, on s'est retrouvés. C'était au Majestic Bastille. On était chacun venus voir *Le Bannissement* de Zviagintsev. Elle était seule, moi aussi, je n'ai pas compris qu'elle puisse l'être. En tout cas, on s'est tombés dessus à la sortie de la séance, on est allés dîner. Un japonais rue de la Roquette. J'ai fini ses makis.

Zviagintsev, c'est mon cinéaste préféré. Il paraît qu'il vit en France à présent. Il a failli mourir du covid, il s'est exilé à Paris où il vit comme un misérable, ralenti, banni à son tour. Un génie qui végète. J'ai vu ça dans un article du *Monde*, il n'y a pas longtemps. Ça m'a tué. M'imaginer qu'il n'allait peut-être plus faire de films. Je n'arrête pas d'y penser.

Un jour, il n'y aura plus de films de Nuri Bilge Ceylan, plus de Jane Campion, plus de Miranda July. Il n'y en aura plus d'autres comme il n'y a plus de Bergman, de Cassavetes et de Tarkovski ou d'Akerman. Plus d'Antonioni. Je pense à ça et j'ai envie de pleurer. C'est ridicule mais ça me bouleverse. Pas qu'une œuvre naisse. Qu'elle s'arrête. Parce que tout s'arrête sauf le chagrin.

# Lidia

Je tiens ma fourchette de la main droite et mon couteau de la main gauche.

Je suis ambidextre. Si je dois shooter dans un ballon, c'est du pied gauche.

J'écris avec la main droite.

Je fais beaucoup de buée sur mon verre quand je bois, je ne sais pas pourquoi, c'est inélégant, peut-être que je respire en buvant, je ne sais pas.

J'enlève mes bagues quand je me lave les mains, je ne supporte pas le savon qui se glisse sous les anneaux, sèche, colle, mal rincé.

J'ai invariablement le même mouvement quand je me regarde dans une glace, je baisse la tête mais mon regard va droit, je malaxe mes cheveux, les ébouriffe vers le devant, puis les rabats vers l'arrière, j'aime l'effet pas coiffé mais c'est très calculé, je plisse les narines et ma lèvre supérieure s'avance. Je prends le temps de me retrouver. D'être certaine que c'est telle que je veux être. Je sais que de l'extérieur, lorsqu'on me regarde me regarder, je suis laide, monstrueuse presque, un visage de folle. Je force le trait et je grimace. C'est bien moi, ce reflet criard ?

Je me mets de la crème pour les mains chaque jour.

Mon parfum, c'est *1881* de Cerruti. Ma mère portait *Amarige* de Givenchy. Je viens seulement de comprendre que c'était l'annagramme de mariage. Pêche, prune, fleur d'oranger, néroli, tubéreuse, rose, cassie, ylang-ylang, jasmin, bois ambrés, vanille, santal, muscs blancs.